

LA PHILOSOPHIE DE CLAUDINE TIERCELIN

Benoit Gaultier (Université de Zurich)
Jean-Marie Chevalier (Univ Paris-Est Créteil, LIS)

Les travaux de Claudine Tiercelin s’ancrent dans deux idées qui vont à rebours de la manière dont la philosophie est largement pratiquée et enseignée aussi bien en France que dans l’espace analytique anglo-saxon.

Première idée : la philosophie ne se réduit pas à l’histoire de la philosophie et aux systèmes qui s’y sont succédés, et peut être une discipline véritablement progressive, à condition de s’appuyer sur une logique, une théorie de la signification, une épistémologie et une métaphysique solides tenant compte des résultats des sciences empiriques. Une connaissance fine de son histoire et des outils conceptuels qu’elle a façonnés permet cependant à la recherche philosophique actuelle, qui s’en désintéresse souvent, de ne pas s’épuiser dans des débats dont la fécondité est parfois douteuse.

Seconde idée : de la forme de systématisme qui a souvent caractérisé les productions philosophiques majeures, il faut retenir la nécessité de relever ce que Christopher Peacocke a appelé « le défi de l’intégration ». Celui-ci consiste à fournir, « pour tout domaine, une métaphysique et une épistémologie simultanément acceptables » (Peacocke 1999, 1), auxquelles C. Tiercelin ajouterait certainement une philosophie de l’esprit et une théorie de la signification. La nature de ce défi peut être articulée plus précisément : « le concept de vérité, tel qu’il est expliqué en un domaine, doit s’accorder avec une théorie générale de la connaissance d’une façon qui rende intelligible le fait que nous ayons en ce domaine la connaissance que nous avons » (*ibid.*) En d’autres termes, une métaphysique d’objets supposément connaissables qui semblerait satisfaisante en apparence ne l’est pas véritablement si elle rend leur connaissance incompréhensible. De même, une épistémologie apparemment satisfaisante de ces objets supposés de connaissance ne l’est pas en réalité si elle leur prête une nature dont on ne comprendrait pas qu’ils puissent l’avoir. Il faut ainsi se demander par exemple quelle doit être la nature des objets de nos croyances empiriques, morales, mathématiques ou logiques pour que les unes et les autres puissent constituer – contre les doutes du sceptique ou les affirmations parfois évanescences du relativiste – des connaissances.

Ces deux idées ont commandé la composition du présent numéro, et se reflètent dans nombre d’articles qui le constituent. Les cinq premiers discutent ainsi de la métaphysique de C. Tiercelin en s’appuyant, pour trois d’entre eux, sur les débats à propos des universaux qui ont façonné l’histoire de la métaphysique ; les quatre suivants entrent en dialogue serré avec son épistémologie ; et les deux derniers traitent de sa philosophie de l’esprit – qui se fonde, à l’instar de sa métaphysique et de son épistémologie, sur le pragmatisme réaliste de Charles S. Peirce dont elle a su, plus que quiconque dans l’espace francophone, montrer l’importance philosophique.

Dans le texte qui ouvre ce numéro, Claude Panaccio examine, dans une perspective nominaliste à propos des universaux, la thèse de l’« indifférence de l’essence » que C. Tiercelin reprend à Jean Duns Scot, sur le réalisme duquel elle s’appuie, à la suite de Peirce, pour fonder sa métaphysique.

Anna Marmodoro soutient pour sa part l'idée que, sur la question de savoir quelle position adopter s'agissant de la nature des propriétés universelles et de leur instanciation, les problèmes que soulève C. Tiercelin à l'encontre de l'aristotélisme peuvent être surmontés en adoptant la thèse selon laquelle la ressemblance qualitative entre des objets s'explique par la récurrence d'un seul et même universel en eux.

Jean-Marie Chevalier tente ensuite de clarifier la nature exacte de l'aliquiditisme de C. Tiercelin, forme d'essentialisme dispositionnel qui, quoique inspiré des positions de Duns Scot et de Peirce, rejette paradoxalement leur haecceitisme mais aussi la *quidditas*, au nom d'un aliquid dont le statut est difficile à définir indépendamment des lois de la nature.

Dans le cadre cette fois des débats contemporains à propos des lois de la nature et des pouvoirs causaux, Max Kistler défend, contre C. Tiercelin, l'idée selon laquelle les pouvoirs causaux ne doivent pas être conçus comme des dispositions, ceux-ci étant plutôt articulés à celles-là par les lois de la nature, auxquelles ni les uns ni les autres ne se réduisent.

La discussion de la métaphysique de C. Tiercelin s'achève par la contribution d'Alexandre Declos, qui examine la façon dont le réalisme scientifique affronte le problème de la « bonne structure » : comment déterminer la manière la plus naturelle de découper le monde, en suivant ses véritables articulations ? Selon lui, il est difficile d'échapper au nominalisme tant ce défi majeur, faute d'être correctement relevé, invite à défendre un pluralisme des catégorisations possibles.

La discussion de l'épistémologie de C. Tiercelin s'ouvre par le texte de Roger Pouivet qui, en s'appuyant sur la typologie des phases de la philosophie avancée par Franz Brentano, soutient que le défi sceptique ne doit pas être relevé – et donc le scepticisme combattu – mais bien plutôt ignoré, ainsi que le fait l'épistémologie des vertus, qui relève selon R. Pouivet du « rationalisme serein ».

Pour Jean-Baptiste Guillon cependant, le défi sceptique doit bien être relevé et la meilleure manière de le faire est bien, comme le propose C. Tiercelin, de s'appuyer sur la philosophie dite « du sens commun » incarnée notamment par Thomas Reid et G. E. Moore, à condition cependant de concevoir le sens commun comme « critique ».

Annalisa Coliva examine ensuite la lecture par C. Tiercelin des similitudes et différences entre les positions de Ludwig Wittgenstein et Charles S. Peirce sur la question du scepticisme et soutient ne pas voir d'avantage spécifique de la position du second sur celle du premier, Peirce ayant notamment le tort de considérer les croyances indubitables comme des croyances susceptibles d'être vraies et d'être des connaissances.

Le scepticisme vise aussi le cognitivisme éthique, qui soutient la légitimité de la prétention à la vérité en morale. Yann Schmitt examine sa défense pragmatiste par C. Tiercelin, et conteste aussi bien le recours au sentimentalisme conservateur qu'à sa version faillibiliste, laquelle ne saurait rendre compte de la fixation des croyances morales fondamentales.

Le domaine de la philosophie de l'esprit est ensuite abordé par Pierre Steiner, qui expose deux traitements pragmatistes du couple représentation-réalité, dont C. Tiercelin a montré qu'ils doivent être pensés ensemble : tandis que Peirce conçoit le réel comme ce qui résiste et comme la fin de l'enquête, l'approche transactionnelle de Putnam aborde la réalité de l'intérieur de la pensée.

Enfin, Jérôme Dokic envisage la forme que devrait prendre une théorie de la perception pour convenir au réalisme dispositionnel. Selon lui, la théorie réaliste de la perception des affordances, sorte d'application de la maxime pragmatiste au niveau sensoriel, peut être réconciliée avec le réalisme dispositionnel à condition d'adopter une architecture cognitive spécifique.

Bibliographie

Peacocke C., *Being known*, New York, Oxford University Press, 1999.